

et de lui dire qu'Armand avait pris un faux nom pour la circonstance.

Il s'appelait en Italie Lucien Raymond ; M. Lenoël s'était qualifié Toussaint, Fernande se nommait Louise ; mais le lecteur nous saura gré, pour ne mettre aucune confusion dans le récit, de garder à tous nos personnages leurs véritables noms.

Armand aborda son sujet.

— Messieurs, dit-il, le chevalier Nello, votre ennemi, paraît-il, s'est permis d'envoyer à ma sœur un bouquet et un sonnet ; je trouve que ce gentilhomme est fort impertinent, et si vous partagez mon opinion, je vous prie-rais d'être mes deux témoins contre lui.

— Pour mon compte, dit Beljioso, j'accepte avec le plus grand plaisir.

— Et moi aussi ! dit Fremonte.

— Nous devons cependant, observa Beljioso, vous avertir que ce Nello est d'une telle force à l'épée, que ne pas se battre avec lui n'est point considéré comme une lâcheté ; il tue tout le monde.

— Le provoquer, dit Fremonte, c'est se montrer téméraire et jouer sa vie à quatre-vingt-dix-neuf chances contre cent.

— Oh ! fit tranquillement Armand, je blesserai ce bretteur.

Les deux amis se regardèrent ; la calme assurance de ce jeune homme produisait sur eux un effet profond. Armand reprit :

— Ne savez-vous pas, messieurs, où je pourrais rencontrer ce soir ce chevalier ?

— Mais chez la marquise de Medecapo.

— Je n'ai pas l'honneur de la connaître.

— Nous pouvons vous présenter ; elle nous y autorisera très certainement.

— Vous voudrez bien alors, messieurs, me prévenir et je me tiendrai à votre disposition.

— Nous à la vôtre et de grand cœur.

— A quelle heure dois-je aller à cette soirée ? demanda Armand.

— Vers dix heures, si vous le voulez bien.

— J'irai prendre l'un de vous chez lui, si vous le permettez, messieurs.

— Je crois, dit Fremonte, que Beljioso étant au mieux avec la marquise, c'est à lui qu'est réservé l'honneur de vous conduire au palais des Medecapo.

— Vous, chevalier, dit Armand à Beljioso, vers dix heures, je passe chez vous...

Et il ajouta :

— Je partirai d'ici quand ma sœur sera endormie, il importe qu'elle ne se doute de rien.

— Nous avons compris cette nécessité, dit Fremonte. Les deux amis se levèrent.

— Messieurs, leur recommanda Armand, pas un mot, n'est-ce pas ? de cette affaire.

Et il reconduisit ses deux témoins.

V

LA PROVOCATION

Vers dix heures, dans les salons du palais des Medecapo, il y avait beaucoup de monde, comme toujours : ce soir-là plus que jamais. Pourquoi ? Les Italiens bien élevés sont discrets ; les deux témoins d'Armand n'avaient point parlé de ses intentions de duel, mais il avait bien fallu demander à la marquise si elle accueillerait avec plaisir celui qui était à cette heure l'idole des lazaroni et le lion de Naples. La marquise avait été fort joyeuse de recevoir Armand, si joyeuse qu'elle avait prévenu ses fidèles. Donc le bruit s'était répandu que le jeune Français dont tout le monde parlait, que tout Naples avait vu à la promenade et dont tout Naples raffolait, que ce héros de l'aventure des lazaroni serait chez la marquise. Tous

ceux qui avaient leurs entrées au palais des Medecapo s'étaient empressés de s'y rendre.

L'aventure des quais, des hommes jetés en l'air, de la bravoure et de la force, cela ne suffisait pas à justifier l'enthousiasme des Napolitains ; mais, nous l'avons dit, Armand avait un charme particulier, une physionomie heureuse et typique, une nonchalance gracieuse, un je ne sais quoi d'indéfinissable qui le faisait aimer dès qu'il paraissait ; il produisait sur ces natures méridionales restées païennes l'effet d'un demi-dieu.

Le chevalier Nello savait comme tout le monde qu'Armand devait venir ; il s'était posé cette question : Vient-il pour moi ?

Il n'avait certes pas peur d'une rencontre à l'épée, il se considérait comme sûr de vaincre ; mais il éprouvait cependant une vague inquiétude. Maître de lui, il la dissimulait à force de volonté.

Son entrée fit quelque bruit ; la foule est subtile, elle s'imprègne de tous les souffles, s'agite sous toutes les secousses ; elle recueille les plus faibles rumeurs ; Naples s'attendait à quelque chose. Que le jeune étranger eût voulu se faire présenter à la marquise qui était la reine de l'aristocratie napolitaine, rien de plus naturel, mais il s'était beaucoup hâté. On savait l'histoire du bouquet, on observa Nello dès qu'il eut mis le pied dans les salons ; après avoir salué la marquise, il s'en fut à un groupe formé de ses amis.

— Il paraît, dit-il, que nous aurons l'occasion d'admirer ce soir cet Hercule Farnèse qui jongle avec les lazaroni ; on affirme qu'il doit venir.

— Oui ! dit-on. Ne l'as-tu pas vu déjà ?

— Non, fit Nello.

— Ce n'est pas le type de l'Hercule ; c'est plutôt une statue d'Apollon un peu plus grande que nature ; il est admirablement fait et de gracieuse figure.

— Oh ! fit Nello d'un air contrarié qu'il dissimula mal.

Et il demanda :

— Sait-on qui le présente.

— Beljioso ! répondit-on.

— Je crois, dit Nello en souriant, que ce jeune homme aura mal pris l'affaire du bouquet.

— Du moment qu'il est en relation avec tes ennemis, cela paraît très probable.

Nello secoua la tête et dit en riant :

— L'occasion est charmante. Je ménagerai le frère, la sœur saura qu'à cause d'elle, je l'ai épargné et elle m'en saura beaucoup de reconnaissance.

— Pensez-vous, demanda-t-on, que ce jeune homme ose vous provoquer ici ?

— Peut-être... d'une façon indirecte.

— Ce serait inconvenant.

On annonça le chevalier Beljioso et Armand.

Armand simple, élégant, irréprochable du claque au talon de la bottine, parfait enfin, séduisant, vint s'incliner devant la marquise qui le fit asseoir près d'elle : il se montra si galant homme, selon l'expression italienne, qu'il souleva des chuchotements admiratifs ; on envia fort la marquise qui pouvait causer avec ce beau garçon jugé spirituel à la mine. Questionné sur Paris que la marquise connaissait bien et qu'elle regrettait toujours, Armand fut intarissable de verve : il conta des anecdotes piquantes avec tant de tact, que le petit médecin au sonnet lui-même proclama qu'Armand avait infiniment d'esprit.

Enfin la marquise dut laisser à son invité la liberté de sa personne ; le petit Delmondi s'empara de lui et il se fit un malin plaisir de le conduire vers le groupe au milieu duquel se trouvait Nello.

— Venez, cher monsieur, je veux vous présenter à la jeunesse dorée de Naples.

Il produisit Armand au milieu du groupe des amis de Nello avec cette emphase méridionale qui nous paraît un peu choquante, mais qui est le ton ordinaire des Napoli-